

bc
BIBLIOTHÈQUE
DE CAROUGE

CONCOURS LITTÉRAIRE 2011

La ville invisible

Bibliothèque de Carouge, en partenariat avec



LE COURRIER

LA VILLE INVISIBLE

CONCOURS LITTÉRAIRE 2011

Au-delà des larges avenues, derrière les façades rénovées, il y a dans la ville des architectures faites des empreintes de ceux qui l'habitent, la traversent ou la modifient par leur présence. À votre tour, participez à cette construction sensible et donnez-nous à lire une des multiples facettes intimes de La Ville.

SOIRÉE DE REMISE DES PRIX

LECTURE DES PREMIERS PRIX

Pascale Debruères

Les lauréats, ainsi que tous participants au concours, ont la possibilité de rencontrer les jurés et de discuter avec eux du texte qu'ils ont présenté.

Les lauréats du concours n'étant connus que lors de la soirée de remise des prix, la lectrice se trouve dans l'obligation de travailler les trois premiers textes primés selon sa propre sensibilité : ce qu'elle propose est donc une interprétation possible de l'intention des auteur-e-s.



AVANT-PROPOS

Villes invisibles... S'agit-il d'empreintes laissées par les habitants, discrètes et connues d'eux seuls, d'émanations d'un passé révolu, de réminiscences d'une autre ville dont il reste encore quelques traces que seuls des visiteurs attentifs savent débusquer ? Faite d'éléments intangibles tels que les immeubles d'acier et de béton, les rues pavées ou goudronnées, la ville est-elle pour autant la même pour tous ses habitants ?

Ces questions ont servi de guide aux participants qui ont fait feu de tout bois : fantastique, souvenirs, description rimée, texte à plusieurs voix... Nous nous sommes attachés à suivre les uns et les autres dans le dédale de leur ville intime, et nous avons eu ainsi l'occasion de faire de belles rencontres nostalgiques, émouvantes, surprenantes.

Les neufs textes primés sont très variés. Ils représentent cette diversité d'approche qui nous a plu.

A vous maintenant de déambuler dans ces multiples villes, bonne balade !

PASCALE DEBRUÈRES, *présidente du jury*



SUJET DU CONCOURS

LA VILLE INVISIBLE

Au-delà des larges avenues, derrière les façades rénovées, il y a dans la ville des architectures faites des empreintes de ceux qui l'habitent, la traversent ou la modifient par leur présence. À votre tour, participez à cette construction sensible et donnez-nous à lire une des multiples facettes intimes de La Ville.

En collaboration avec *le Courrier* et *Ocre Bleu*

JURY DU CONCOURS 2011

Pascale Debruyère (présidente), Pascale Kramer (écrivaine), Marius Daniel Popescu (écrivain), Jocelyne Quéau (animatrice culturelle), et Sylvie Boyer-Debruyères (enseignante, praticienne en EFT et hypnose)

La 14^e édition du concours littéraire organisé par les bibliothèques de Carouge prolongera cette année, sur le thème du «visible à l'invisible», les festivités proposées dans le cadre du Printemps Carougeois.



LES LAURÉATS

CATÉGORIE A

(de 10 à 14 ans, né-e entre 1997 et 2001)

PREMIER PRIX Maude Blandenier, *Mon monde à moi*

DEUXIÈME PRIX Gaëlle Dubath, *La clé du mystère*

TROISIÈME PRIX Sadia Avdija, *Le rêve*

CATÉGORIE B

(de 15 à 20 ans, né-e entre 1991 et 1996)

PREMIER PRIX Vanessa Steger, *L'illusion*

DEUXIÈME PRIX Romain Meyer, *Atlantis*

TROISIÈME PRIX Morgane Jaquier, *Les plaintes de la cité endormie*

CATÉGORIE C

(21 ans et plus, né-e entre 1990 ou avant)

PREMIER PRIX Anna Artamonova, *Un des leurres*

DEUXIÈME PRIX Boris Dunand, *Coin de vie*

TROISIÈME PRIX Yannick Stiassny et Mikaël Santos, *Soyons fous*

LE JURY

Pascale Debruères
présidente

Sylvie Boyer
enseignante de Lettres

Pascale Kramer
écrivaine

Marius Daniel Popescu
écrivain

Jocelyne Quéau
animatrice culturelle

MAUDE BLANDENIER

Mon monde à moi

Je vais vous raconter l'histoire de Violette, treize ans. Ses parents venaient de partir en voyage. Ils lui avaient laissé sa petite sœur Flore qui la colle partout.

– Si on faisait un cache-cache, demanda Violette à sa sœur.
– Bon je compte jusqu'à trente ! Un... Deux...Trois... cria Flore à travers la pièce.

Violette décida de se cacher dans une grande pendule en forme de pyramide. Et pour y entrer, il fallait faire la « colonne droite », c'est-à-dire mettre la tête en bas. Dans la vieille pendule, elle souffrait terriblement car ses pieds ne touchaient pas terre. Ses yeux commencèrent à se troubler.

Elle aperçut un ciel rose pâle qu'elle trouva très bizarre. Elle vit tout à coup une personne qui ressemblait étrangement à son grand-père. Son grand-père qu'elle voulait tant revoir. Il se baladait dans une étrange ville dont les buildings étaient en chocolat avec des barrières de balcon en frites. Il n'y avait que des feux verts. Les arbres n'étaient surtout pas en légumes, mais en barbe-à-papa. Un peu plus étrange encore, il y avait un océan de coca avec des bateaux en guimauve. Les gens souriaient tout le temps et n'interdisaient jamais rien.

Sa petite sœur l'appela et ouvrit brusquement la porte de la pendule ; Violette tomba sur le sol.

– Ah ! t'es là ; je t'ai cherché pendant dix minute, dit Flore.

– J'ai vu notre grand-père... chuchota Violette.

– Mais Grand-père est mort il y a six ans. Alors arrête de me raconter des bobards !

Ce soir-là, Violette avait promis de faire du baby-sitting chez les voisins.

– Bonjour Leïla, dit Violette à la petite fille qu'elle avait l'habitude de garder. Dis, tes parents sont déjà partis ?

Du haut de ses trois ans, La petit Leïla approuva de la tête. Tout en préparant le biberon habituel et la compote, elle repensa à son grand-père.

– Tu ne veux pas me lire une histoire ? demanda Leïla. Alors Violette commença : Une petite fille se cacha dans une pendule... etc.

À la fin de l'histoire, Violette quitta la pièce et adressa un dernier signe de la main.

Seule dans le salon, elle posa sa tête sur le canapé, souleva et appuya ses jambes sur le dossier, car elle avait découvert qu'il fallait être renversée pour replonger dans son monde parfait.

Elle était sur une place avec une fontaine d'où jaillissait un jet de thé froid citron. Au loin, elle aperçut une petite colline en réglisse. Au bord de la route, des marchands vendaient des fruits juteux et immenses. Les fleurs parlaient entre elles.

Son grand-père devait adorer cette ville, lui qui était si gourmand. Violette alla le rejoindre sur un banc en chocolat au lait.

– Ma petite-fille, tu as enfin trouvé ton monde à toi, dit le grand-père sagement.

– Grand-père, n’y a-t-il que moi et toi qui puissions voir ce monde ? dit Violette.

– Oui, seulement toi et moi ; c’est le fruit de notre imagination ! Et on peut dire que nous avons beaucoup d’imagination ! dit le grand-père en riant.

Elle commença à avoir mal à la tête, mais elle ne voulut pas casser ce moment de bonheur.

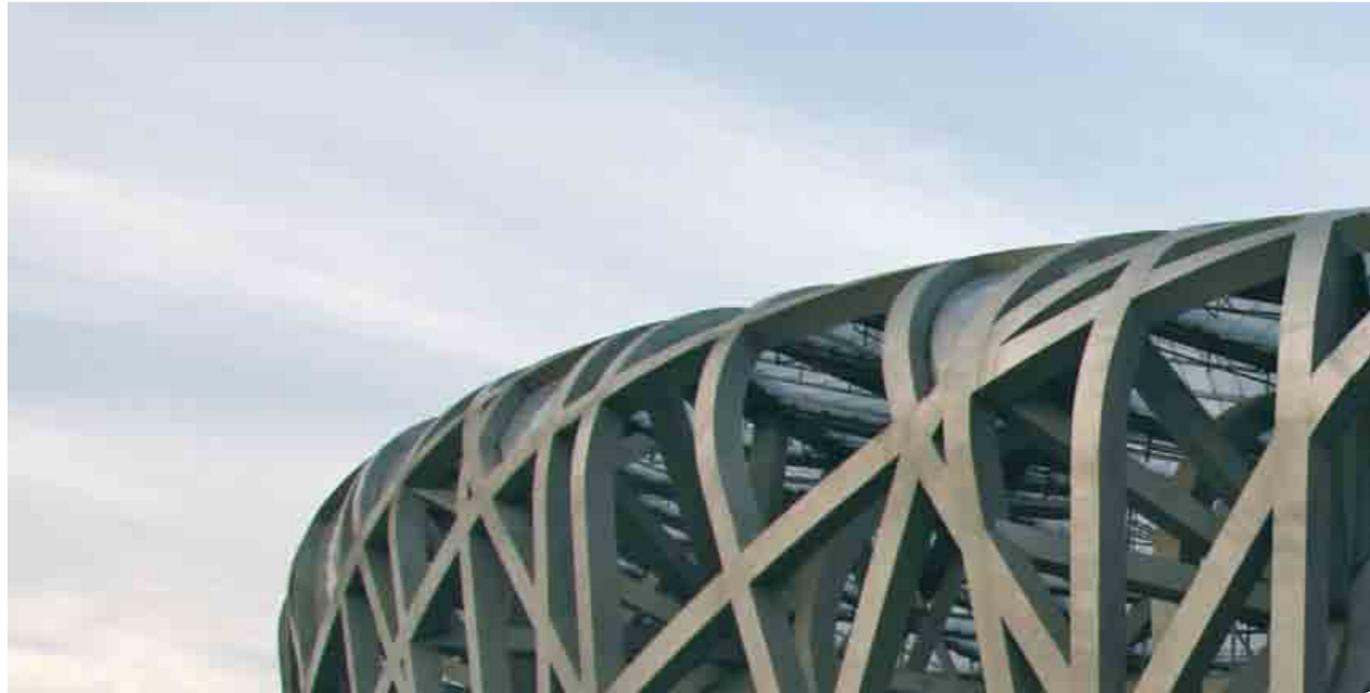
– Viens, j’ai quelque chose à te montrer ! dit le grand-père.

Elle entra dans une immense bibliothèque, avec des millions de livres.

Il y avait là tous les livres qu’il avait l’habitude de lui lire quand elle était petite. Ils s’installèrent à une table de lecture...

Soudain, la petite Leïla se réveilla en criant, mais Violette ne bougea pas.

... Désormais elle ne bougerait plus, car elle avait rejoint son grand-père dans une ville invisible qu’eux seuls pouvaient visiter.



DEUXIÈME PRIX CATÉGORIE A (DE 10 À 14 ANS)

GAËLLE DUBATH

La clé du mystère

J’habite dans une ville plutôt bizarre. En fait, tout est normal sauf...sauf les maisons. Celles ci changent de forme, de couleur et même de contenu selon l’humeur de son habitant...bizarre pas vrai ? Eh bien pour nous, ses habitants, c’est normal. Quand on voit un village comme le mien de loin, on se dit qu’il en est un parmi tant d’autres ; mais quand on se rapproche et qu’on voit une maison rétrécir et devenir un cabanon, et bien je crains que le pauvre touriste n’y mette plus jamais les pieds ! Revenons maintenant aux changements de formes des maisons. Ce matin, je suis passé devant la maison de ma voisine : Madame Ribambelle. C’est une femme très gentille qui rit pour un oui ou pour un non. Quand elle me vit, elle éclata de rire et sa maison grandit tellement qu’elle faillit écraser la mienne. Et plus je riais, plus ma maison grandissait aussi. Plus tard, je passai devant la maison de Monsieur Râteau, aussi surnommé « Monsieur Ronchon ». Personne ne l’aime beaucoup car il râle sans arrêt et ne veut parler avec personne. Quand il vit que la fleur qu’il arrosait se cassait, il en fut fou de rage et cria qu’il en avait assez de s’occuper de ses fleurs et de son jardin et qu’il voulait tout casser. Plus il hurlait et plus sa maison rapetissait et devenait pas plus haute que trois pommes ; les couleurs autrefois jaunes et rouges de ses murs devinrent noires et sans lumière. Au coin de la rue,

je vis un homme bizarre. Il avait les cheveux blonds, portait des habits de cow-boy et un chapeau de cuir sur la tête. Il montait un cheval noir et blanc qui paraissait très fatigué. Le pauvre cheval croulait sous des sacs et sacoches qui semblaient si lourdes que j’eus mal pour lui. Quelques minutes plus tard, l’homme tourna la tête et m’aperçut. Il se dirigea vers moi et me demanda :

– Je me présente, je m’appelle Jack et je viens d’Amérique. Aurais-tu un peu d’eau pour moi et mon cheval ? Nous avons fait une longue route et ma gourde est vide.

Je lui tendis ma gourde et il me remercia :

– Puisque tu es un si gentil garçon, je vais te dire la raison de ma visite si loin de mon pays. Je suis le shérif de ma ville et un garnement a voulu jouer un tour à un commerçant en lui volant la clé de son magasin. J’ai appris qu’il se trouverait peut-être dans cette ville. Veux-tu m’aider à le chercher, toi qui a l’air de bien la connaître ?

– Bien sûr !

Et c’est ainsi que, sur le dos de son cheval, nous avons commencé la recherche du « garnement ». La première maison était celle de Madame Grillon. Lorsqu’on passa devant sa maison, elle lâcha un tel juron qu’elle fut coincée dans sa propre maison. Jack sauta du cheval et me tendit les rennes.

–Je reviens tout de suite, elle ne m’inspire pas confiance...

«Je reviens tout de suite»... facile à dire ! Cela faisait plus d’une heure qu’il était parti ! Je m’approchai doucement de la maison ; il était en grande discussion avec Madame Grillon. Cinq minutes plus tard, il sortit, en rage, claquant la porte. En me retournant, je vis un sourire sarcastique se dessiner sur les lèvres de madame Grillon. Jack sauta sur le dos de son cheval et m’invita à l’y rejoindre. La prochaine maison était celle de Monsieur Gourmand ainsi surnommé car il mangeait tout le temps. Jack passa tout droit se fiant à son sourire. Il fit de même avec Monsieur Mardi, Madame Impossible et enfin avec Monsieur «je ne sais rien» qui était en train de gronder Monsieur «je sais tout». Il s’arrêta chez Monsieur Bizarre et ressortit l’air dubitatif. Il passa aussi chez Madame Rigolote qui l’invita même à prendre un thé à son plus grand plaisir. Quand il sortit, il retourna dans l’autre sens car nous avions fini de contrôler le quartier. En repassant devant la maison de Madame Grillon, il tourna la tête et fit semblant de s’intéresser aux fleurs de Madame Fuchsia qui se trouvaient de l’autre côté de la rue. Je regardai la maison et tout à coup, elle se transforma en clé... une clé sur laquelle était gravé «le marché du coin», le fameux magasin dont la clef avait été enlevée. J’avertis Jack. Il tourna la tête, se pencha sur son cheval et le fit galoper le plus vite possible. Le trajet jusqu’au poste de police ne nous prit pas beaucoup de temps. Les policiers trouvèrent les clés chez Madame Grillon. Elle ne put le justifier. Les gendarmes furent étonnés de voir que le coupable n’était pas un enfant. Quand elle dut s’expliquer, elle dit qu’elle avait fait ça seulement pour pouvoir voir son fils. Celui-ci était chez son père depuis

leur divorce. Le père de l’enfant ne voulait pas que son enfant la voie. En confisquant la clef de son magasin, elle pensait qu’il viendrait la récupérer et qu’ainsi elle pourrait voir son enfant. Le lendemain matin, averti par les journaux, son fils vint lui rendre visite. Jack, avant de partir sur son cheval, m’avait confié son chapeau en me disant :

–Maintenant, c’est toi le cow-boy !

Et je le regardai un long moment s’éloigner au loin sur son cheval. Plus tard, il m’envoya des lettres me racontant sa vie aux États-Unis. Et moi, je lui racontai tout ce qui se passait ici, dans cette ville plutôt bizarre où les maisons changent de couleur, de forme et de contenu, selon la bonne ou la mauvaise humeur de leurs habitants. Ma ville, qui paraît si bizarre, est en fait tout simplement une ville où les gens s’aiment et s’apprécient et personne, je dis bien personne, ne voudrait s’en aller d’ici.

TROISIÈME PRIX CATÉGORIE A (DE 10 À 14 ANS)

SADIA AVDIJA

Le rêve

Un jeune homme habitait non loin d’une forêt. Elle était grande cette forêt, personne n’y allait. Ce jeune homme s’appelait Mathieu De Martinet. Dans sa grande maison il s’y cachait, il n’avait jamais envie de la quitter. Chaque soir il remarquait que les nuits étaient toujours douces et illuminées même durant les plus grands hivers. Il adorait regarder la lune l’éblouir, cela le faisait repenser à sa mère ; les yeux de sa mère étaient toujours scintillants. Mathieu rêvait peu, mais quand il rêvait c’était des choses incroyables qu’il voyait. Justement, la nuit dernière, il a imaginé une ville magnifique, une ville pleine de lumières. Ces lumières éclaircissaient les boutiques qui arpenaient les longues rues. Les arbres aux bouts de ces rues étaient majestueux. Un de ces arbres rappelait quelque chose à Mathieu, il avait un air familier. C’était le grand chêne, où était auparavant accrochée sa balançoire

Soudain, Mathieu se réveilla.

Il croyait tellement à son rêve que ce jour-là, il courut vers la forêt et alla droit vers le grand chêne, mais il ne vit rien, rien qui ressemblât à une ville. Le jeune garçon était triste car cette ville qu’il avait vu semblait tellement réelle. Le soir d’après, il rêva encore une fois de cette ville mystérieuse.

Cette fois, la ville était devenue encore plus grande et encore plus belle.

Dans les rues de la ville, il y avait même des gens, des gens qui travaillaient ou qui se promenaient.

Durant presque un mois, Mathieu faisait toujours le même rêve.

Il trouvait cela très étrange car à chaque fois qu’il se couchait, il essayait de penser à autre chose, mais rien à faire, cette ville ne disparaissait pas de sa tête.

Il allait presque tous les jours dans la forêt pour être sur qu’elle n’existait pas. Mathieu était déboussolé, il ne savait plus quoi penser, cette ville qui paraissait si réelle, était en fait une ville invisible.

VANESSA STEGER

L'illusion

« Il fallait un certain temps d'adaptation pour saisir tous les mystères de cette ville à l'air tranquille. Encore un bon nombre de choses m'échappaient, bien que je vienne ici tous les jours depuis quatre ans.

Comme chaque matin je refermai le portail de mon immeuble et levai immédiatement les yeux au ciel, celui-ci était limpide. En traversant la chaussée je remarquai deux nouveaux arrivants. Ils se faisaient plutôt rares à cette période de l'année, en fait la ville était plutôt calme en automne. Je les reconnus car ils étaient plongés dans leur plan de la ville qui ne leur serait sans doute pas très utile. Ils n'arrivaient visiblement pas à se repérer, alors je m'approchai afin de leur indiquer leur chemin. Dans cette ville où chacune se ressemblait, il fallait apprendre à repérer les détails d'une rue pour pouvoir les différencier et éviter de se perdre.

J'arrivai ensuite à la hauteur de la Mairie, cette antique bâtisse à la façade jaune délavé. Bien que paraissant banal, cet édifice attirait chaque jour mon attention, si bien que je m'arrêtais là chaque matin. Comme à mon habitude, je l'admire un certain temps. Le toit composé de vieilles tuiles rouges était incliné et on pouvait distinguer le haut d'une cheminée qui s'échappait du toit, recrachant sa fumée grisâtre. Chacun des trois

étages comportait quatre fenêtres rectangulaires ornées de rideaux de dentelle couleur crème.

Durant l'un de mes premiers trajets menant jusqu'à l'école, je m'étais approchée suffisamment près de la fenêtre pour apercevoir le salon de l'imposant édifice. Cette vision m'avait fascinée. La pièce avait fait l'objet d'une grande attention et était aménagée avec goût. La salle était très éclairée et spacieuse, du fait qu'elle était peu meublée. Un magnifique lustre était suspendu au plafond et la plus grande surface du sol était occupée par un tapis oriental aux couleurs chatoyantes. Deux canapés accordés aux rideaux avaient été savamment disposés autour de la cheminée occupant le côté sud de la pièce. Le meuble qui retint le plus longtemps mon attention fut l'impressionnant piano à queue blanc trônant de l'autre côté de la pièce. Ce matin-là, j'étais arrivée en retard à l'école, ce qui m'avait valu un samedi matin de retenue. Pour ne pas être à nouveau piégée par l'attractivité du lieu, je ne me risquai pas vers la fenêtre et me remis aussitôt en route.

Pour me souvenir du chemin compliqué menant jusqu'à l'école je m'étais rapidement créé des repères grâce aux divers bâtiments devant lesquels je passais chaque matin. J'avais dû les lister et, bien que connaissant à présent mon chemin par cœur, je gardais toujours la liste sur moi.

Après avoir traversé trois carrefours j'arrivai au vieil entrepôt désaffecté qui faisait à présent office de discothèque pour les jeunes des environs. Ce lieu très apprécié des jeunes ne payait pourtant pas de mine. Seules quelques ampoules lumineuses indiquaient le nom de l'établissement : Coco Dance. De plus, les grandes portes coulissantes en fer étaient uniquement retenues par un cadenas couvert de rouille. Je n'étais jamais entrée et mes parents me l'interdisaient car ce lieu avait plutôt mauvaise réputation. J'évitai donc de trainer dans les parages et passai rapidement devant.

Une centaine de mètres plus loin, se trouvait une boutique de vêtements chics. Il m'arrivait de rester devant la vitrine à admirer ces pièces de tissus assemblées par des doigts de fée, en songeant que jamais je ne pourrais me payer de tels vêtements.

Puis, comme à mon habitude, je courus les derniers mètres qui me séparaient de l'école et à peine fus-je arrivée que les portes de la haute grille de fer entourant la cour se refermèrent sur moi.»

Le plus grand souhait de Robert Barnes était de pouvoir s'infiltrer pour quelques minutes à l'intérieur de la tête de sa fille. En effet, cet agriculteur était fasciné par sa fille âgée de dix-sept ans, Clautilde. Il n'avait jamais vu d'enfant plus émerveillée et, malgré le travail pénible qu'elle devait chaque jour accomplir, un sourire authentique brillait toujours sur ses lèvres. L'agriculteur était d'ailleurs très envié pour sa fille. En effet, seuls Clautilde et les enfants âgés de moins de dix ans demeuraient au village car tous les autres avaient rapidement déserté la campagne afin d'aller tenter leur chance en ville. Tous les enfants en parlaient, imaginaient ce que pouvait être la ville et enfin s'en allaient lorsqu'ils avaient atteint l'âge de onze ou douze

ans. Tous les voisins de Robert étaient passés par cette phase douloureuse de séparation. Tous avaient consenti à laisser partir leurs enfants afin qu'ils aient une chance d'avoir une vie meilleure, même s'ils savaient que la ville serait impitoyable avec eux. Robert s'était lui aussi fait du souci, persuadé que Clautilde ne résisterait pas non plus à l'appel de la ville. Cependant lorsque celle-ci eut treize ans, elle n'en avait encore jamais parlé et son père comprit alors qu'elle ne partirait pas, que quelque chose la retenait ici.

Sa fille était son rayon de soleil et Robert passait des heures à l'observer. Elle avait quelque chose de spécial, elle était différente. Il ne comprenait pas pourquoi Clautilde s'arrêtait chaque matin, alors qu'elle menait les vaches au pré, devant une maison à moitié détruite par un incendie. Ce qui l'intriguait encore plus était l'air émerveillé de sa fille lorsqu'elle regardait par la fenêtre de ce bâtiment.

Un jour Robert céda à la tentation et alla lui aussi regarder à la fenêtre, espérant ainsi percer le mystère de la cabane. Il fut cependant déçu, car la pièce avait un aspect miteux et poussiéreux, de plus elle comptait pour unique meuble une chaise rongée par les mites. Depuis, Robert ne chercha plus à comprendre les raisons qui retenaient sa fille au village. Il ne sut d'ailleurs jamais pourquoi Clautilde s'arrêtait chaque jour devant cette maison abandonnée, ni pourquoi elle pressait le pas en passant devant la vieille grange des voisins, ni pourquoi elle observait avec admiration les fruits sur l'étagère de M. Grut et encore moins pourquoi elle se mettait à courir comme si elle eut été en retard lorsqu'elle arrivait au pré. Clautilde passa ainsi le reste de sa vie, vivant dans un monde qu'elle seule pouvait voir.

ROMAIN MEYER

Atlantis

La plaine était vide. Des ondes lumineuses la traversaient de part en part, glissant sur le dos courbé de l'herbe presque rase. Pour une raison obscure, elles ne traversaient jamais le centre du plateau. Peut-être parce qu'à cet endroit l'herbe était presque absente ? Cette question perturbait l'homme qui avait planté sa tente à une extrémité de la plaine, là où il pouvait admirer le panorama éblouissant de l'endroit. Partout une végétation riche et abondante s'offrait au regard, dorée par le soleil et bruyante de vie. Pas au centre. Au centre il n'y avait que le silence. Un silence plein comme la pierre qui constituait l'unique sol du centre de la plaine.

Au début, il n'avait cessé de parcourir la Plaque, comme il l'appelait, sans comprendre le pourquoi de sa présence au milieu de la prairie. Lui-même, d'ailleurs, ne savait pas pourquoi il était là, arpentant le sol de pierre sans relâche en quête de quelque chose, mais de quoi au juste ? Il ne savait pas, mais il continuait de se lever tous les matins. Puis, il avait remarqué les lignes gravées dans la pierre. N'ayant aucune connaissance en géologie, il avait supposé qu'elles étaient naturelles et n'y avait pas prêté attention. Mais après un examen approfondi, elles lui apparurent organisées. Façonnées. La Plaque se révélait parcourue de lignes immenses et des avenues, des ruelles et faubourgs prirent alors place dans son

imagination. Il ne s'en lassa pas, et parcourait tous les jours les rues d'une ville dont il ne serait resté que les fondations, marquées à jamais dans le sol. Comment décrire son exaltation ? Elle était telle qu'il accumulait la fatigue, se levant à l'aube et se couchant lorsque les rues fossiles se brouillaient devant ses yeux. Un jour, ce qui devait arriver arriva : épuisé par des jours de marche sur cette plaine infinie, il s'écroula, épuisé, dans sa tente. Lorsqu'il se réveilla, le soir tombait, et il sût qu'il en avait trop fait. Il sortit de l'habitable, alluma le réchaud à gaz et mit la cafetière sur le feu. L'odeur du café frais ne tarda pas à se répandre dans l'air. Alors qu'il remplissait son unique tasse, la nuit tomba totalement. Un souffle de vent sembla passer une dernière fois sur l'herbe et les voiles qui obscurcissaient le ciel à ce moment se déchirèrent lentement, comme de la ouate qu'un enfant étire dans ses doigts. L'homme but une gorgée de café, le dos tourné à la plaine, inconscient du spectacle magique qu'il ratait. Lorsqu'il se retourna enfin, la lune, démasquée, luisait pour la première fois dans la nuit. Le temps sembla se figer. Les rayons de lune coulèrent comme le miel jusqu'au sol et partout où ils rencontraient les lignes de pierre, des murs translucides s'élevaient. Une ville de verre et de lumière se dressa soudain devant le campeur, abasourdi. Il pouvait

voir les rues qu'il avait arpentées le jour pavées de milliards de gouttelettes de lumière, les bâtiments qu'il avait imaginés dressés devant lui et, plus que tout, il les vit. Les habitants. Comme réveillés par la lune, ils se pressaient sur le pas de la porte, allaient chez le boulanger, prenaient leurs enfants pour visiter leurs grands-parents. Un ballet nocturne s'organisa sur la Plaque, ayant pour unique projecteur la lune et pour unique spectateur le campeur, assis sur le pas de sa tente, qui sans chercher à comprendre, jouissait simplement de pouvoir contempler la ville.

Au matin la lune se retira, et comme elle était apparue, la ville s'effaça devant les rayons du soleil. L'homme, cerné par la longue veille nocturne, décida de changer de rythme. Il dormirait le jour, la nuit il voyagerait dans la ville. Il se rendit vite compte que les gens ne le voyaient pas et qu'il pouvait traverser les murs : dans ce monde nocturne, c'était lui l'étranger, le fantôme. Mais il ne s'en lassait pas. La ville, comme il ne tarda pas à le découvrir, était un patchwork étonnant. Au centre, on trouvait des petites maisons d'architecture gréco-romaines, à côté d'un temple égyptien, plus loin, une petite bourgade médiévale s'était constituée à côté du quartier renaissance. En s'éloignant encore, on quittait la Renaissance pour trouver des villas de maîtres et des ateliers d'artisans, puis enfin deux usines et une cathédrale, assortis de ce qui semblait être un hôtel de ville. Les habitants étaient à l'image des bâtiments. Cette cité anachronique venue du tréfonds des âges abritait des réfugiés de toutes les époques et de tous les endroits du monde. Très vite, il repéra au fil de ses pérégrinations un chantier bien particulier. Les hommes qui s'affairaient autour de la maison n'avaient qu'une pierre dans la main et regardaient fixement la maison en

construction. De temps en temps, l'un d'eux se baissait et griffait le sol pour modifier le plan de la maison gravé à même le sol. La maison se paraît alors d'une fenêtre, d'un meuble ou d'une charpente.

Le jour venu, il chercha une pierre tranchante et il se mit à tracer le plan de sa maison, dans un petit quartier tranquille qu'il avait repéré la nuit. Sa vie n'eût dès lors plus qu'un unique but : construire sa maison. Le jour il érigait les murs puis il attendait la nuit pour voir le résultat. Il ne mangeait presque plus, passant parfois plus de trois jours d'affilée debout sur son chantier. Chaque sillon, chaque mur lui arrachait un gémissement. Ses forces étaient drainées inexorablement par sa construction. Il décida de ne plus quitter la ville invisible, la marche jusqu'à sa tente était trop pénible. Il continua son plan, décidé à en finir. Arriva enfin le moment tant attendu ; dans le clair de lune tremblotant, son œuvre achevée se dressa, avec toute la ville, dans la nuit absolue. Ses murs translucides semblaient palpiter faiblement. Il sut à ce moment qu'il ne pourrait aller plus loin. Alors, à bout de forces, il se laissa tomber sur le sol, et, dans un état de semi conscience, il vit des hommes et femmes aussi clairs que le verre se précipiter vers lui. Il sourit faiblement : pour la première fois, il les entendait : « Bienvenue à Atlantis. »

MORGANE JAQUIER

Les plaintes de la cité endormie

Je sentais son souffle sur moi pendant la nuit.

Rien que du silence, et nos deux cœurs battants. Le sien, fait de pierre et de glace, le mien, fait de chair et de sang. La fatigue m'arrachait à la réalité.

Je sentis son bras se mettre autour de moi, froid, tentaculaire. Je me défis de ce sommeil paralysant lorsqu'elle s'infiltra dans mes pensées.

Son murmure, pénétrait mes os me laissant nager dans un subtil mélange de quiétude et de douceur.

«Je n'arrive pas à dormir».

Ce furent ses dernières paroles avant de se noyer dans l'océan habile de nos corps partagés...

Ils ne la voient pas, mais elle les sent. Elle, la Ville sous la Ville, celle qui était là avant, l'invisible, témoin du temps, celui qui passe. Car même si les habitants oublient, vaquent à leurs occupations, elle, l'ancienne, se souvient de tout.

Auparavant, la Ville avait été mise à feu et à sang. Un incendie s'était propagé partout, laissant un mur de poussière et de cendre s'éparpiller dans les airs. Il y a eu beaucoup de morts cette nuit-là, et la population décida de reconstruire une nouvelle Ville, belle, ignorant que l'ancienne, était toujours là, présente et perceptible,

essayant dès lors de communiquer avec les vivants. Mais il lui fallait une porte: moi. Une sorte de frontière entre les deux mondes afin de prouver à ses locataires, qu'elle était encore là, quelque part.

Lorsque je me suis réveillée, il neigeait, encore.

Avides, les dalles absorbaient chaque infime flocon de neige qui se déposait silencieusement sur le sol, le rendant humide et glissant.

La Ville semblait plongée dans un profond sommeil et les arbres laissaient miroiter des perles de cristal le long de leurs branches recourbées. À l'angle des rues sinueuses, on pouvait encore sentir l'odeur du goudron frais sur le sol. Mais je le savais, Elle, la Ville, l'invisible et la silencieuse, était là, épiant mes moindres faits et gestes, écoutant au travers d'un soupir, les plaintes des passants. Les fantômes des anciennes rues carbonisées hantaient encore les lieux. À chacun de mes pas, la Ville se transformait, happait de ses lamentations silencieuses les âmes décharnées qui se déplaçaient dans ses artères. «Les vois-tu, les sens-tu? Ricanait-elle, ils sont mes enfants, mon passé tout autant que mon présent, sans eux, le sol que tu foules n'existerait pas.» Je ne lui répondis pas, car je le

savais, elle n'était rien d'autre qu'une sphère édulcorée vacillant dangereusement entre le rêve et la réalité. Un amalgame de sensations, suppliant de son cri déchirant les murs neufs et brillants de lui accorder un regard, une dernière danse. Derrière les façades imprégnées de nuances ensoleillées, elle se cache et nous scrute tel une ombre. Elle ressent tout, voit tout, mais reste invisible aux yeux de tous. Sauf, à la perception infime de quelques habitants, qui déambulent dans les rues, les yeux dans le vague, conscients que les épaisses couches de peintures, infantile mascarade, n'effaceront pas cette nuit tragique.

Une odeur de clope mentholée flottait dans les ruelles, cette fragrance commune que j'associais à la Ville et à son puissant souffle qui déversait sur moi un flot intense de sensations inégalables. Et j'entendais encore les rires aigus des enfants qui autrefois jouaient dans ses ruelles, leurs visages baignés de sourires.

En passant près des nouvelles arcades boisées, je ressentais un pincement au cœur, comme si j'étais triste pour elle. Je pouvais discerner ses tremblements, son chagrin. «Souvenez-vous de moi» suppliait-elle. Certaines fois, le sol se craquelait comme si elle cherchait à se montrer, à remonter à la surface, opaque comme une bulle de savon.

Une Ville se construit grâce aux empreintes de ceux qui la traversent.

Elle doit être aimée, et doit vivre au travers des habitants qui évoluent dans ses vaisseaux, c'est la raison pour laquelle il est important que les gens se souviennent, qu'elle redevienne visible aux yeux de tous et que leurs cœurs battent au rythme du Sien. Elle a besoin d'affection, qu'on lui parle, car, qu'on le veuille ou non, elle fait partie de nous. Elle, la Ville sous la Ville,

l'invisible, laissant derrière elle, les sillons du passé d'une cité endormie.

Et j'étais là, allongée sur le sol avec la fatigue et cette éternelle odeur de clope mentholée qui m'étreignait.

Je m'arrêtais de respirer ne serait-ce que pour sentir son parfum se déployer sur moi.

Douce extase envoûtante que nos deux cœurs battant en rythme, presque à l'agonie.

«Tu feras éternellement partie de moi, me dit-elle, n'oublie pas, ceux qui marchent dans mes veines sont mes enfants».

Et l'amertume d'un matin gris, à l'écho grinçant de talons hauts sur les pavés.

Le goût du café noir qui remonte lentement le long de la gorge.

Et la triste pluie s'abattant sur les routes, effaçant d'un geste, le brouillard habile d'une nuit de ténèbres.

À l'aube d'une nouvelle promesse, le subtil recommencement d'une ultime et tendre allégresse.

ANNA ARTAMONOVA

Un des leurres

Ma plus grande chance fut de naître dans une grande ville. Alors que d'aucuns vous feront l'éloge de l'air pur et de la tranquillité de la campagne, j'ai, toute ma vie, remercié le hasard de m'avoir amené dans ce havre de béton, de dalles et de verre.

Se promener en ville était pour moi une véritable escapade dans l'Inconnu. Je m'y baladais comme l'eût fait n'importe quel enfant de mon âge dans un parc zoologique.

Fenêtre après fenêtre, j'observais ces petites existences juxtaposées, je dévorais des yeux les attitudes et les décors ; à chacun de mes personnages – comme j'aimais à les imaginer – je donnais une vie et des affects propres, je m'évertuais à trouver les indices qui me permettraient de deviner au plus juste leur personnalité. Je sortais surtout le soir ; les carreaux illuminés de jaune m'hypnotisaient, me donnaient l'impression de guigner dans une maison de poupée, quelque chose d'à la fois petit et lointain.

Regarder à la dérobée, des minutes durant, la vie d'un autre ; lui voler, en quelque sorte, des secondes de solitude.

Bien sûr, j'effectuais toujours soigneusement un choix parmi les gens dont j'avais la possibilité d'observer la vie ; la plupart, malheureusement, ne faisaient pas

grand-chose d'autre que de fixer, prostrés, la télévision. Parfois, il m'arrivait de m'attarder devant leurs fenêtres que seule éclairait la lumière vacillante et bleutée de ce gouffre à idées.

Une femme, en particulier, retenait mon attention plus longtemps que quiconque. Elle était peintre. Je la voyais commencer, sa toile d'un blanc éclatant, imposante, presque menaçante, devant elle ; et elle attaquait, d'un grand coup de pinceau bleu azur elle balayait cette immensité pure et la modelait, l'apprivoisait pour la rendre sienne.

Les processus créatifs m'ont depuis passionné ; on crée à partir de l'immaculé, et c'est en entachant cette blancheur que l'on parvient, enfin, à mater le néant. Course contre le temps ! Pour qu'il subsiste quelque chose, après. L'Après de nous, l'Après du Je. Là où chacun s'achèvera, comme une cassette que l'on aurait laissée tourner jusqu'à la fin, sans plus jamais pouvoir la rembobiner. Usage unique pour des multitudes de vies.

À force d'errer, la nuit, j'ai poussé par hasard la porte des hors-temps et des minutes mortes.

Derrière, une foule d'inconnus. J'ai appris à les reconnaître, petit à petit ; dans ce monde-là, on se flairer aussi sûrement qu'un animal flairerait ses congénères. La foule alentour, l'effervescence, les magasins,

tout devient transparent, hormis les membres de ce hors-temps, ceux qui vagabondent sans but ni espoir sur le trottoir métallisé de l'ennui, leurs yeux délavés dans le vague de l'avenir inexistant.

Ce sont eux qui m'ont fait grandir, avec leurs histoires et leurs chansons tantôt aussi douces et sucrées qu'un nectar, tantôt aussi amères qu'un café trop fort. Avec eux, pas de course contre la montre, pas de rallye quotidien ; on meurt comme on a vécu, et pour eux ça signifiait tranquillement, à leur manière.

J'ai appris ainsi à connaître une autre partie de la ville, cachée jusqu'alors pour moi ; plus loin que derrière les carreaux jaunes de mes nuits se profilait pour moi la possibilité de vivre vraiment, partager, comprendre et être compris.

Longtemps, j'ai exploré ces bas-fonds urbains, en quête d'un reflet de moi-même, d'une lueur dans les yeux.

Tout ce que je sais, maintenant, c'est que ce n'est pas le seul monde possible.

Il y a, juxtaposé au monde des minutes mortes, un monde trépidant, vivant, qui s'emballer dès l'aube et ne s'endort qu'aux lueurs du crépuscule, celui du temps qui manque. Là, sur l'autoroute de la vie, pas une halte n'est permise ; pas d'errance sans but, on court pour posséder, obtenir, devenir, mais bien souvent, cette course est stérile et mène, sans qu'on s'en aperçoive, à une asphyxie mentale. Trop de valeurs que l'on croit siennes, trop d'idées médiatisées, ingurgitées, apprivoisées.

Les deux mondes ne s'entrecroisent que brièvement, au petit matin, quand l'air est encore neuf et que la nuit vient seulement de quitter la scène. Ils se chevauchent sans vraiment se rencontrer, dans la lumière rosâtre du jour qui se lève, et ce mélange hétéroclite de

personnages grouille d'une vie que l'on ne retrouve, dans la rue, à aucun autre moment de la journée.

Par la force inexplicable des choses, je suis entré dans ce monde-là, et depuis, je n'ai pu en sortir. À certaines heures agonisantes de la nuit, je me prends à regretter mes errances dans le monde des temps morts ; le goût des insomnies nocturnes passées à user mes semelles sur le macadam lustré par la pluie me manque, mais ce ne sont plus que souvenirs ressortis d'une boîte, pliés, chiffonnés, adorés et perdus. La chute, c'est la vie.

Petit à petit, mes souvenirs s'évanouissent et deviennent de moins en moins tangibles ; j'en viens parfois à douter de la réalité de ce que j'ai vécu, certaines choses paraissent tellement rocambolesques et fantasques, surtout lorsqu'on se trouve de l'autre côté de la frontière.

Les vies sont de drôles de jeux, on y joue au début, sans comprendre, pressentant quelquefois quelque chose de tapi, là, au coin du sens, à l'angle du mot. Et d'un coup, en un instant, ça y est : vous avez vieilli.

Un goût âcre de poussière et de fin me remplit soudain la bouche ; j'étouffe aussi sûrement qu'un poisson hors de l'eau. Trop de réalités antinomiques, suis-je fou ? Fuir, n'importe où, dehors. Là où je peux respirer, regarder le temps passer, croire encore un instant que je parviendrai à réunir ces mondes. Croire qu'ils valent la peine d'être réunis.

Après cela, le néant. Un néant qu'aucun pinceau azuré ne pourra venir mater, un néant intouchable et imposant. Le long fleuve tranquille ressemble étrangement à une corde de pendu.

Le lendemain, rubrique faits divers : un clochard de plus retrouvé mort dans la rue.

Insignifiants.

BORIS DUNAND

Coin de vie

Le tram m'emmenait en périphérie du centre-ville. Rendez-vous chez une fille. Première fois que je suis invité. Fin de journée, pénombre naissante, et quelque chose dans l'air qui plombe l'atmosphère. À moins que ça ne vienne de moi, je ne sais pas trop. Ces inconnus de retour vers leurs pénates, visages rembrunis de fatigues intimes, corps étrangers pleins de pensées secrètes. Regards tristes et perdus. Déprimant, d'imaginer tout ce chemin pour rentrer chez soi. J'avais pas envie d'habiter dans les environs. Une sorte de nulle part. Ça me foutait le cafard rien que d'y penser.

En sortant du tram, au hasard, j'ai pris une petite route qui s'écartait de l'avenue centrale et j'ai marché jusqu'au prochain croisement. La bonne rue. Tant mieux. À droite, immeuble résidentiel. À gauche, zone industrielle. Une firme luxueuse pavoisait. Grandes baies vitrées et bureaux fastueux, signaux dorés, fric affiché pour en mettre plein les mirettes – on se demande lesquelles, dans un quartier pareil. L'immeuble d'en face, mur gris quadrillé de vitrages... La zone. À l'angle, un bistrot-restaurant. J'étais en avance, et bizarrement j'avais envie de tâter l'atmosphère de plus près, tenté de m'enfoncer comme un touriste dans ce territoire, si glauque qu'il en devenait mystérieux.

J'entre dans le restaurant. Odeur de fondue et de cigarette froide, radio aux airs nostalgiques en musique de fond, et une sorte de silence par en-dessous. D'un côté, la salle à manger avec ses tables mises et ses hôtes proprement installés, lumière descendant de gros luminaires en bois, massifs, costaud – pas le genre dentelle. De l'autre, la salle de bistrot, chaises brunes et sombres, noueuses et grossières comme les tables. Je fais signe au serveur que je viens juste boire un verre, en me dirigeant du bon côté. Deux clients. Un mec au bar, de mon âge, m'observe un instant, comme s'il me jaugeait – à l'aune de je ne sais quoi. Et une fille assise dans un coin, les jambes repliées contre sa poitrine, la tête penchée sur son téléphone portable. Elle dit au mec non, qu'elle veut payer elle. À la façon qu'ils ont de se parler, je comprends qu'ils sont ensembles, en couple. Je commande un verre de rouge au bar et m'assieds à une table, face à la vitre qui donne sur le parking et la route. Quelle vue. La nuit tombe. Je ne suis nulle part, effectivement. Et donc partout.

J'ai sorti un livre. L'attrape-cœur de J.D. Salinger. New-York, pas vingt ans, viré de son lycée, l'auteur repousse de trois jours l'affrontement avec ses parents en errant dans la ville, au gré de son instinct, poussé par sa fougue adolescente et son étonnante lucidité. Roman de l'adolescence le plus lu du monde entier, qu'ils disent sur le quart de couverture. Y a de quoi. Bref. Ici, la musique est écœurante à souhait, vieux tubes français qui ont bercé la mienne d'adolescence, airs archi-connus, paroles qui reviennent automatiquement au bout des lèvres et pincements de cœur imbéciles. La plus amère des nostalgies. Ouverture béante sur le temps qui passe et l'impression que tout nous échappe. Pas fausse comme impression, d'ailleurs...

Le mec s'est mis à jouer au flipper. Ça fait un boucan du diable. À un moment il dit à sa copine : « Tu viens pas jouer ? » Sans que je ne comprenne pourquoi, sa phrase me sert le cœur comme un linge mouillé qu'on essore. Mais mon palpitant semble se vider de tout son sang quand deux cartons à pizzas sont posés sur la table de la fille et qu'elle appelle son bonhomme : « Chouchou!... Chouchou!... » Cette scène m'essore littéralement les boyaux, et sur le moment faut pas me demander pourquoi : je n'en sais fichtre rien. Lui l'entend pas, perdu dans son boucan de flipper.

Dans mon bouquin, il y a des phrases que je trouve somptueuses, de vraies petites gifles d'adolescence, qui me font rire et m'émerveillent. C'est pas réfléchi, ça lui sort en direct des tripes, et c'est pile dedans... Il touche tellement vrai que ça me dézingue l'entendement. Et puis il y a des échos, des petits miroirs dans lesquels je devine mon reflet – comme dans presque tous les livres (ça dépend plus du lecteur et du moment que du livre, d'ailleurs, me semble-t-il). Là, en même temps qu'ils me foutent le moral à sac, mes deux collègues de bistro, je tombe précisément sur une de ces phrases. Je corne la page, peux pas m'empêcher, ce serait con de l'oublier. Ça donne ça, texto : « Tu veux que je te dise mon problème ? Je peux pas arriver à être intéressé sexuellement – je veux dire vraiment intéressé – par une fille qui me plaît pas tout à fait. Je veux dire qu'il faut qu'elle me plaise totalement. Sinon, mon foutu désir d'elle, il fout le camp. Ouah, ça dégingue complètement ma vie sexuelle. Ma vie sexuelle est pourrie. »

Ils s'en vont. Et je les imagine. Le couple, chez eux, leurs pizzas, leur soirée... Il y avait quelque chose de l'ennui et de l'habitude. Quelque chose de résigné. Tout le patelin sentait la résignation et l'ennui. Il n'y avait

pas moyen de s'en sortir, je m'y sentais coincé, pris dans un coin de vie comme dans le coin d'une salle, avec pas possibilité d'en échapper. C'était un peu flippant. Pourtant, pourtant... Il y avait autre chose. Je crois. Ce truc qui m'a serré le cœur. Une sorte de tendresse, sous cette violence insidieuse, transparente. Du lien. Peut-être juste ça. Du lien. Des liens entre des êtres. Ce quartier paraissait isolé du monde entier, perdu, abandonné du rythme de la cité, mais dans sa bulle d'isolement, on aurait dit que ça fourmillait de liens et de connivences. Ils avaient pas l'air triste mes deux acolytes de génération, ils avaient plutôt l'air de pas s'en faire.

L'ados écrivain cause avec sa petite sœur, qu'il adore. Elle lui demande s'il y a quelque chose, vraiment quelque chose qu'il aime, au moins une chose qu'il aime beaucoup, parce qu'elle lui reproche de rien aimer. Il vient de lui dire qu'il aime leur frère mort, parce qu'il était « mille fois plus gentil » que les personnes qu'il connaît et qui sont vivantes. Ça en fiche un coup à la petite sœur. Elle sait plus quoi dire. Elle l'adore aussi son frère, son frère vivant. Ils s'adorent les deux, c'est seulement que ça lui fait de la peine à la gamine, de voir son frangin viré de son école une fois de plus. Et il continue : « Et puis j'aime maintenant. Je veux dire, en ce moment. Être assis près de toi et faire la convers' et raconter des... – C'est pas vraiment quelque chose, qu'elle lui dit. Et lui de rétorquer : – C'est absolument vraiment quelque chose. Pas le moindre doute. Pourquoi ça le serait pas, bordel ? »

YANNICK STIASSNY et MIKAËL SANTOS

Soyons fous

Murs blancs, jardins, cellules. Un grillage élevé ceinture l'édifice retiré dans le calme rural. Au premier étage, la salle de réunion du Clos-aux-Mûres accueille un colloque :

« L'autogestion en institution psychiatrique lourde des sujets mentalement déficients : Nous sommes ici pour vous présenter ce chef-d'œuvre qui ouvre la voie à une nouvelle ère dans les traitements psychopathologiques. Grâce à nous, toute clinique ouverte aux méthodes modernes saura offrir à ses patients un milieu propice à la stabilité de leur état ; la pathologie n'est plus une tare invivable, mais le cœur d'une communauté novatrice. N'imposons plus aux malades nos propres règles, laissons-les organiser une société selon leurs affections, fonder une cité au gré de leur folie. »

Quatorze juin : Cela fait maintenant trois jours que nous nous conformons aux théories et directives autogestionnistes (plus de sédatifs, plus d'incarcération punitive en cellule d'isolement, surveillance minimale) : les patients sont véritablement livrés à eux-mêmes. Aujourd'hui, nous avons pu observer discrètement un rassemblement de quelques sujets autour de M. Calvino. Celui-ci haranguait les autres internés qui paraissaient acquiescer.

[Caméra #9, 10:34, quatorze juin] « J'ai vu, de mes yeux vu, vous dis-je : des murs enfenestrés, multicolores, et un arc-en-ciel ; des canaux de circulation ; des écoles, avec les enfants, enfin qui finissent et filent sur la route ; sous la voie, la voix : au-delà des larges avenues, derrière les façades rénovées, la ville, viles architectures faites des empreintes qu'ils habitent, dans une cité – citez l'avant, l'après, pour toujours : jour après jour, sur les murs. »

Vingt juin : Les élucubrations d'hier semblent avoir fait des émules : les autres sujets s'assemblent en nombre toujours plus important. Un préliminaire d'organisation paraît prendre forme parmi les patients, confirmant l'efficacité de la thèse autogestionniste. Selon les prévisions de la théorie, la prochaine étape devrait être l'apparition d'une assemblée primaire, mettant fin aux discours unilatéraux et ouvrant la porte à la constitution d'un projet commun. Celui-ci est supposé canaliser les pathologies de nos sujets (quelques cas critiques exceptés) dans une direction unique et aboutir finalement à une communauté d'aliénés, pour ainsi dire une « ville de fous ».

[Caméra #34, 02:48, vingt-trois juin] Deux sujets se dirigent subrepticement vers le mur de l'infirmierie. Ils

s'y arrêtent. Ils semblent peindre la paroi. La scène dure plusieurs heures. Ils retournent ensuite aux dortoirs.

Vingt-trois juin : À mon arrivée à la clinique, j'ai découvert avec stupéfaction le mur de l'infirmierie recouvert de dessins. Après convocation de MM. Calvino et Burlamaki, que nous avons cru identifier sur la bande vidéo, ceux-ci ont reconnu avoir peint la cloison en question. L'un des internés nous a fourni l'explication suivante : « vous voyez, nous, on est cinglés. Et comme on est cinglés, on ne peut pas vivre avec vous-autres, les normaux. Donc, c'est logique qu'on ait une ville de timbrés, pour les timbrés. Mais comme on ne peut pas la construire, ben nous, avec les copains, on s'est dit on la peint, la ville. Comme ça on en a une pour nous, rien que pour nous. Voilà. » Après avoir recueilli ces singuliers propos, il a été décidé que, compte tenu des vertus thérapeutiques de l'art et de la socialisation, les élans picturaux seraient encouragés. Par conséquent, nous leurs avons remis du matériel de peinture.

[Caméras #08-12-15-19-23-25-26-28-31, 22:04, vingt-cinq juin] Les patients ont envahi l'asile et recouvrent les parois de couleurs. Le sujet Calvino vocifère en dansant à travers l'établissement : « De la peinture ! De la peinture ! De la peinture sur le support de nos foulures, sur les toitures et sur les murs ! Nous sommes mûrs pour mirer dans le morne, percer le plâtre ; que des couleurs découle notre ville ! ». Ils peignent tous.

Vingt-sept juin : Cela fait trois jours et trois nuits que la quasi-totalité des patients s'adonne sans relâche à la peinture : malgré l'excitation importante, leur état

est stable et les crises sont devenues plus sporadiques. Hormis quelques incidents isolés que nous avons écartés du groupe, la disparition des traitements médicamenteux ne semble pas avoir de conséquences fâcheuses. Concernant la « cité » que les aliénés se figurent, aucune logique apparente, hormis un besoin de communauté : chacun a peint selon ses fantaisies, si bien que leur ville ressemble à un patchwork de coloriations, fresques, textes plus ou moins abscons, symboles et autres gri-bouillages. Notons en outre qu'ils investissent des rôles issus de leur conception fantasmée du citoyen : le facteur distribue quotidiennement des couverts en guise de courrier, l'empereur débat avec son ministre des affaires extérieures, un éminent professeur improvise un cours de science politique ; celui-ci est concierge, celui-là avocat, cet autre conduit des pédibus. Jusqu'à présent, l'autogestion des aliénés est un succès.

Premier juillet : Les choses dégénèrent : depuis que les sols, les murs et les plafonds ont été totalement recouverts, nous assistons à une véritable crise. Ils sont fous ! Les malades légers barbouillent par-dessus les élaborations des autres, mais les pathologies graves se réveillent et s'attaquent directement aux envahisseurs de leur propriété privée. Nous avons dû intervenir en force à plusieurs reprises (sédatifs, camisoles, cellules d'isolement, électrochocs), mais la guerre civile se répand. Lors de la séance extraordinaire de demain, nous remettrons en question la scientificité de notre démarche.

Deux juillet : La situation critique de hier après-midi a été fatale aux mesures autogestionnistes, jugées en trop grande inadéquation avec notre établissement. Nos patients sont certes parvenus à créer une communauté

autogérée et à bâtir une ville imaginaire qui canalise leurs particularités, mais le manque d'espace nécessaire à l'épanouissement urbain a entraîné un échec violent. Nous avons donc décidé de mettre un terme au projet et de repeindre la totalité des parois pendant la nuit.

Trois juillet : Au réveil, les pensionnaires se sont précipités vers leurs « lieux de prédilection », école, banque, centre commercial, tour radio, asile, chantier, stade et autres édifices de leur crû. Contre toute attente, aucun signe de déstabilisation, marque de déception, ou réaction violente n'ont été manifestés. Nos patients ont vaqué à leurs activités citadines quotidiennes sans le moindre égard pour les murs fraîchement blanchis. Aucune explication plausible n'a encore été avancée.

(Caméra #16, 14:23, trois juillet) « Il a neigé sur nos quartiers ; la ville est blanche, mais c'est toujours la nôtre ; méconnaissable sous la couche ; on l'habite encore, même si on ne la voit pas. C'est notre chez nous ; soyons fous, ne voyons rien d'autre sur ces façades que notre cité, déraisonnée et invisible. C'était notre cage, mais maintenant on y vit chez nous, entre nos murs. »



LE JURY

PASCALE KRAMER

Ecrivaine

De Pascale Kramer, écrivain suisse établie à Paris, on pourrait dire qu'elle est l'écrivain de la réalité par excellence. Elle écrit comme si elle plaçait une caméra devant ses personnages. Très peu de dialogues, donc, mais une grande force évocatrice.

Elle a reçu de nombreux prix littéraires pour ses romans, le Prix Dentan pour *Manu* en 1996, le Prix Lipp en 2001 pour *Les Vivants*. *L'implacable brutalité du réveil* a été couronné, quand à lui, par le Prix Schiller, le Grand Prix du roman de la S.G.D.L, et le Prix Rambert 2010.



C'est une expérience un peu vertigineuse, et souvent vraiment heureuse, que de plonger dans tant d'imaginaires différents aiguillonnés par ces deux seuls mots : ville invisible. Merci à tous de vous être livrés à nous.

La Ville est décalquée et projetée en une palette de nuances qui échappent habituellement à notre attention, les sens familiers à la perception de l'urbain se trouvent réinventés.

MARIUS DANIEL POPESCU

Ecrivain

Poète et prosateur d'origine roumaine, Marius Daniel Popescu a publié quatre recueils de poésie en Roumanie avant d'écrire en français. Il étudie la sylviculture et fonde la revue *La Réplique* quelques jours après la chute de la dictature dans son pays. Il arrive en Suisse en 1990 et s'installe à Lausanne, où il gagne sa vie en travaillant comme conducteur de bus. Il est le fondateur et principal rédacteur du journal littéraire *Le persil*, lancé en 2004. Il a reçu le Prix Rilke en 2006 pour son recueil de poèmes *Arrêts déplacés*, puis le Prix Robert Walser pour son roman *La symphonie du loup* publié aux prestigieuses Editions José Corti à Paris.



Nous avons arpenté seul les lignes toutes tracées, courbes ou douces de ces villes invisibles, nous avons rencontré ceux qui les font ou les défont, nous nous sommes perdus parfois dans les dédales d'architectures tarabiscotées et nous nous sommes retrouvés au carrefour des échanges où nous avons débusqué ensemble neuf directions à suivre. Merci à tous les participants qui nous ont invités à cette étonnante balade.

JOCELYNE QUÉAU

Animatrice culturelle

Depuis de nombreuses années, Jocelyne Quéau organise ou co-organise des expositions de plasticiens, photographes, des visioconférences avec des artistes et un festival Jazz aux Carrés à Annecy le Vieux en France voisine.

Elle est aussi conceptrice d'expositions autour du livre au sein de la structure Ocre bleu.

Elle aime la littérature, la belle écriture et les écrivains du mode entier.



SYLVIE BOYER-DEBRUÈRES

Enseignante, Praticienne en EFT et Hypnose

Longtemps enseignante de Lettres en France, Sylvie Boyer-Debruères a travaillé avec ses élèves sur les écrivains contemporains, français et suisses Joël Bastard, Yvette Z'Graggen, Michel Thion... Elle a organisé des rencontres entre ses élèves et les écrivains, suscité une correspondance électronique entre eux. Elle exerce aujourd'hui son métier d'enseignante à temps partiel car elle développe une activité de praticienne en EFT et Hypnose dans laquelle elle intègre la littérature à des fins thérapeutiques.



Ville invisible? A chacun sa ville! Ces textes l'auront bien montré qui parlent de villes imaginaires, intimes ou méconnues. Et à chaque texte son point fort: originalité du point de vue, de la structure ou des expressions... Promesses d'autres textes? Bon vent aux candidats... et bon travail!

Tant de personnes sont tentées par l'écriture... Bravo à tous d'avoir sauté le pas. Nous vous avons suivis, étonnés par des audaces de style, séduits par des ambiances, émus par des images, un peu embarrassés de temps en temps par une syntaxe ou une orthographe un peu chancelantes, intéressés par des points de vue originaux. Et dans tous les cas nous avons à cœur de rester à vos côtés et de trouver neuf textes à présenter. Les voici.

PASCALE DEBRUÈRES

Animatrice littéraire

Après avoir exercé comme conteuse en région lyonnaise, Pascale Debruères travaille comme animatrice littéraire. Elle anime des rencontres avec des écrivains, des ateliers d'écriture et des lectures. Elle a longtemps coordonné des manifestations littéraires et participé à des jurys d'attributions de bourses pour des écrivains et éditeurs avec la Région Rhône-Alpes et le Ministère de la Culture. Elle est aussi conceptrice d'expositions autour du livre au sein de la structure Ocre bleu.



CONCOURS LITTÉRAIRE DU PRINTEMPS CAROUGELOIS

SOIRÉE DE REMISE DES PRIX, 1997–2011

- 1997** Première rencontre
- 1998** Le collectionneur
- 1999** L'album de photographies
- 2000** Miroir d'elle
- 2001** Le père
- 2002** Dernier acte
- 2003** La lettre d'adieu
- 2004** Métamorphoses, un conte
- 2005** À la flamme de la chandelle
- 2006** Les fruits de la terre
- 2007** L'air de rien
- 2008** Tous à l'eau
À contre courant
Eaux troubles
- 2010** Le chapiteau imaginaire
- 2011** La ville invisible

BIBLIOTHEQUES-CAROUGE.CH



CAROUGE
le bon côté de la ville